



HAL
open science

Les errances de l'égyptocentrisme linguistique

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Les errances de l'égyptocentrisme linguistique. CHAUVEAU Jean-Michel; FOURNET Jean-Luc; MOUTON Jean-Michel; RICCIARDETTO Antonio. Curiosité d'Égypte. Entre quête de soi et découverte de l'autre, de l'Antiquité à l'époque contemporaine, 59, Droz, pp.277-301, 2020, Hautes Études du monde gréco-romain, 978-2-600-05748-6. hal-03600712

HAL Id: hal-03600712

<https://hal.science/hal-03600712v1>

Submitted on 14 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Curiosité d'Égypte

Entre quête de soi et découverte de l'autre,
de l'Antiquité à l'époque contemporaine



© Copyright 2020 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L' (Les) auteur (s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter droz@droz.org <http://www.droz.org>

Les errances de l'égyptocentrisme linguistique

Jean-Luc FOURNET

Collège de France

JE voudrais traiter ici d'un aspect moins étudié de la réception de l'Égypte à l'époque moderne, en m'intéressant aux implications que celle-ci a pu avoir dans l'étude des langues. En même temps qu'on redécouvrait l'Égypte, on a été tenté de chercher dans les langues occidentales des traces de l'égyptien. Le mythe d'une Égypte mère de toutes les sciences et inspiratrice de la culture grecque amena nécessairement à s'interroger sur l'influence de l'égyptien sur le grec et, à travers lui, sur les langues modernes. On pourrait croire ces tentatives pour chercher de l'égyptien partout (ce qu'on pourrait appeler le « panégyptianisme » linguistique) anecdotiques et rendues définitivement obsolètes à la fois par la découverte des hiéroglyphes à partir de 1822 et par le développement de la linguistique et de la philologie moderne durant le XIX^e s. On aurait tort : la croyance en une forte influence de l'égyptien sur le grec persiste ; elle a donné lieu à des études dans de très sérieuses revues comme *Glotta* et surtout a culminé dans le volume 3 du livre très controversé de Martin Bernal, *Black Athena* (au sous-titre sans ambiguïté : *Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique*). L'objet de ces quelques pages est de faire un historique de ce « panégyptianisme » linguistique et de montrer l'idéologie qui le sous-tend.

C'est une histoire en deux phases bien distinctes s'organisant autour d'une date bien connue de tous, 1822, la découverte par Jean-François Champollion de la clé de l'écriture hiéroglyphique.

I. Avant cette date, la recherche d'une origine égyptienne à des mots grecs était freinée par la méconnaissance de la langue égyptienne. Comment prouver l'origine égyptienne d'un mot grec quand on ne connaît pas le mot égyptien qui serait supposé lui avoir donné naissance ? Pour combler cette lacune, les auteurs ont tout d'abord mis à profit les informations

données par les auteurs classiques, principalement grecs. Ceux-ci, depuis Hérodote, avaient relevé dans leurs écrits des mots égyptiens¹ :

— Hérodote, II, 143 :

Πίρωμις δέ ἐστι κατὰ Ἑλλάδα γλῶσσαν καλὸς κάγαθός, « *Pirômis* signifie en langue grecque “bon et vertueux” » (πίρωμις < ég. *p3-rm*) ;

— Hérodote, II, 69 :

Καλέονται δὲ οὐ κροκοδείλοι ἀλλὰ χάμψαι· κροκοδείλους δὲ Ἴωνες ὠνόμασαν, εἰκάζοντες αὐτῶν τὰ εἶδα τοῖσι παρὰ σφίσι γινομένοισι κροκοδείλοισι τοῖσι ἐν τῆσι αἵμασιῆσι, « Ils ne les appellent pas crocodiles, mais *champsai*. Les Ioniens leur ont donné le nom de crocodiles, parce qu'ils leur ont trouvé de la ressemblance avec ces “crocodiles”² que chez eux on rencontre dans les murs de pierres sèches » (χάμψαι < ég. *msh.t* avec métathèse *hms.t*) ;

— Strabon, XVII, 1, 5 :

Αὔασεις δ' οἱ Αἰγύπτιοι καλοῦσι τὰς οἰκουμένας χώρας περιεχομένας κύκλῳ μεγάλαις ἐρημίαις ὡς ἂν νήσους πελαγίας, « Sous le nom d'*Auasis*, les Égyptiens désignent les lieux habités, entourés de tout côté par d'immenses déserts, ce qui les fait ressembler à des îles en pleine mer » (αὔασεις < ég. *wh3.t*, « chaudron »).

— Strabon, XVII, 2, 5 :

Καὶ οἱ κάκεις δὲ ἰδίον τι ἄρτου γένος, στατικὸν κοιλίας, καὶ τὸ κῖκι καρπὸς τις σπειρόμενος ἐν ἀρούραις, ἐξ οὗ ἔλαιον ἀποθλίβεται εἰς μὲν λύχρον τοῖς ἀπὸ τῆς χώρας σχεδὸν τι πᾶσιν, εἰς ἄλειμμα δὲ τοῖς πενεστέροις καὶ ἐργατικωτέροις καὶ ἀνδράσι καὶ γυναιξί· καὶ τὰ κοῖκινα δὲ πλέγματα Αἰγυπτιακά ἐστι φυτοῦ τινοῦ, ὅμοια τοῖς σχοινίοις ἢ φοινικίοις, « Les *kakeis* sont une espèce de pain qui leur est propre, qui arrête la diarrhée ; le *kiki* est le fruit d'une plante qu'ils sèment dans leurs champs, dont on

1. Sur ces mots, cf. en général J.-L. Fournet, « Les emprunts du grec à l'égyptien », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 84 (1989), p. 55-80 ; S. Torallas Tovar, « Egyptian Lexical Interference in the Greek of Byzantine and Early Islamic Egypt », dans P. M. Sijpesteijn, L. Sundelin (éd.), *Papyrology and the History of Early Islamic Egypt*, Leyde, 2004 (*Islamic History and Civilization*, 55), p. 143-178 (notamment p. 178-198).
2. Le mot grec désigne en fait un lézard. Cf. en dernier lieu A. Ricciardetto, « L'utilisation thérapeutique et cosmétique des produits tirés des crocodiles dans l'antiquité gréco-romaine », dans V. Boudon-Millot, M. Pardon-Labonnelie (éd.), *Le teint de Phryné. Thérapeutique et cosmétique dans l'Antiquité. Actes du colloque international (Paris, 14-15 janvier 2016)*, Paris, 2018, p. 51-53.

exprime une huile qui est à peu près la seule à être utilisée dans le pays pour les lampes et qui en même temps sert aux plus pauvres et ceux qui font les travaux les plus pénibles, tant hommes que femmes, à se frotter le corps. Les *koikina* désignent des objets de sparterie, propres à l'Égypte, que l'on confectionne à partir d'une plante particulière, mais qui ressemblent à ceux fabriqués en jonc ou en palme » (κάκεις < ég. *k'k'*, « sorte de pain »; κῆκι < *kyky* ou *kzkz*, « graine de ricin »; κοῖκινα < *kwkw*, « fruit du palmier doum »).

Ces mots sont presque toujours des transcriptions de réalités concrètes, propres à l'Égypte. Ils ne peuvent donc être que difficilement mis en rapport avec des mots grecs. Les auteurs modernes de l'ère pré-champollionienne se sont alors tournés vers le copte, à partir du moment où l'on eut la conviction que celui-ci descendait de l'égyptien. On doit au jésuite Kircher (même s'il fut inspiré par d'autres) d'être le premier à avoir énoncé cette filiation et d'avoir lancé les études coptes en publiant son *Prodomus coptus sive Aegyptiacus* (Rome, 1636)³. Le père Kircher est une figure emblématique de l'égyptophilie pré-champollionienne⁴ :

3. Sur l'intérêt pour le copte dans l'Europe moderne, cf. S. H. Aufrère, « La lutte dans l'Europe des érudits pour les *scalae* copto-arabes... La redécouverte de la langue copte aux XVI^e et XVII^e siècles » et « Chronologie de la redécouverte de la langue copte en Europe », dans N. Bosson, S. H. Aufrère (éd.), *Égyptes... L'égyptien et le copte*, Lattes, 1999, respectivement p. 91-108 et p. 121-129; S. Emmel, « Coptic Studies before Kircher », dans M. Immerzeel, J. van der Vliet (éd.), *Coptic Studies on the Threshold of a New Millennium. Proceedings of the VII International Congress of Coptic Studies*, I, Louvain, 2004 (*Orientalia Lovaniensia Analecta*, 133), p. 1-14; et T. Orlandi, « Gli studi copti fino a Zoëga », dans K. Ascani, P. Buzi, D. Picchi (éd.), *The Forgotten Scholar: Georg Zoëga (1755-1809). At the Dawn of Egyptology and Coptic Studies*, Leyde, Boston (MA), 2015 (*Culture and History of the Ancient Near East*, 74), p. 195-205, et plus généralement les autres articles de la partie « Zoëga and the Origins of Coptic Studies » dans ce même volume, p. 193-223. Cet auteur méconnaît une lettre de Joseph Scaliger de 1581 dans laquelle il énonce le rapport direct entre l'ancien égyptien et le copte : « Ainsi pour le mesme juif on pourrait recouvrer quelque chose des Chrestiens coptes, qui sont des Chrestiens ægyptiens fort anciens, usans de l'ancienne langue ægyptienne » (lettre de Scaliger à Claude du Puy, Chantemille, 4 septembre 1581, éditée par P. Tamizey de Larroque, *Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger*, Agen, Paris, 1881, p. 117-118). Sur l'intérêt de Scaliger pour le copte, cf. J. H. F. Dijkstra, « Mysteries of the Nile? Joseph Scaliger and Ancient Egypt », *ARIES. Journal for the Study of Western Esotericism*, 9-1 (2009), p. 59-82, en particulier p. 71-76.
4. Sur cet auteur, qui a fait l'objet d'une bibliographie prolifique, voir récemment P. Findlen (éd.), *Athanasius Kircher: The Last Man who Knew Everything*,

il est né en 1601 à Geisa en Thuringe et est mort à Rome en 1680. Un des esprits encyclopédiques les plus caractéristiques de l'époque baroque, il s'est intéressé à tous les domaines scientifiques, mu par une curiosité intellectuelle sans bornes (optique, acoustique, mathématiques, médecine, linguistique, vulcanologie, archéologie, musique, etc.). On lui doit le premier musée au sens moderne du mot, un musée des sciences et d'ethnographie (*museum Kircherianum*). Mais l'Égypte fut un de ses centres d'intérêt majeurs, avec six ouvrages publiés sur le sujet, accompagnés d'une iconographie somptueuse qui fit la réputation de l'œuvre égyptologique de Kircher jusqu'à ce que les découvertes de Champollion ne fassent éclater définitivement l'inanité et la fausseté de ses théories.

Je signale qu'on doit à Kircher l'idée selon laquelle l'alphabet grec dériverait à travers le copte de l'écriture égyptienne, inventée comme l'expliquait Platon dans le *Phèdre* par le dieu Theuth, Hermès chez les Grecs⁵. Selon Kircher les caractères alphabétiques seraient une simplification des idéogrammes égyptiens comme le montre un tableau de correspondances entre les deux écritures dans son célèbre *Oedipus Aegyptiacus* (Rome 1652-1654)⁶ :

New York, 2004 ; J. Godwin, *Athanasius Kircher. Le théâtre du monde*, Paris, 2009 ; J. E. Fletcher, *A Study of the Life and Works of Athanasius Kircher, "Germanus incredibilis", with a Selection of his Unpublished Correspondence and an Annotated Translation of his Autobiography*, Leyde, 2011 ; D. Stolzenberg, *Egyptian Oedipus. Athanasius Kircher and the Secrets of Antiquity*, Chicago, Londres, 2013. Sur Kircher et les hiéroglyphes, voir plus spécifiquement J. Janssen, « Athanase Kircher égyptologue », *Chronique d'Égypte*, 18 (1943), p. 240-247 ; E. Iversen, *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition*, Copenhague, 1961, p. 89-99 ; V. Rivosecchi, *Esotismo in Roma barocca. Studi sul padre Kircher*, Rome, 1982, p. 47-75 ; G. F. Strasser, « La contribution d'Athanase Kircher à la tradition humaniste hiéroglyphique », *XVII^e siècle*, 158-1 (1988), p. 79-92 ; C. Marrone, *I geroglifici fantastici di Athanasius Kircher*, Viterbe, 2002.

5. Platon, *Phèdre*, 274c-275b.

6. *Oedipus aegyptiacus, hoc est Universalis hieroglyphicae veterum doctrinae, temporum injuria abolitae, instauratio*. Tomus III : *Theatrum hieroglyphicum, hoc est nova et hucusque intentata obeliscorum coeterorumque hieroglyphicorum monumentorum, quae tum Romae, tum in Aegypto, ac celebrioribus Musæis Europæ adhuc supersunt interpretatio*, Rome, 1654, p. 47-49. Ce même tableau est reproduit par Kircher dans sa *Turris Babel*, Rome, 1679, p. 177-179.

Tirage-à-part adressé à l'auteur pour un usage strictement personnel. © Librairie Droz S.A.

I.		<p>Charaeter Zoogr. plus.</p> <p>Α ἄνερος δαμων dicitur, id est, Bonus Dæmon.</p>	<p>Græcorum ad ces affinitas.</p> <p>Α</p>	<p>III.</p>		<p>Α dicitur, id est, Bonus ager.</p>	<p>III.</p>	<p>Α</p>
II.		<p>Γ νόμος dicitur, id est, Norma.</p>	<p>Γ</p>	<p>X.</p>		<p>σ dicitur, id est, Visio.</p>	<p>XVIII.</p>	<p>P</p>
III.		<p>Α dicitur, id est, Bonus ager.</p>	<p>Α</p>	<p>XVII.</p>		<p>Ν Litera, id est, eo processus dicitur, id est, reum diemnam ad melle, sine vegetabilium processus.</p>	<p>XVII.</p>	<p>N</p>
IV.		<p>Υ Processus inferiorum ad superiora symbolum est.</p>	<p>Υ</p>	<p>XIII.</p>		<p>Θ dicitur, id est, Litera Thoth.</p>	<p>XIII.</p>	<p>Θ</p>
V.		<p>Ο dicitur, id est, Mundi Dominus.</p>	<p>Ο</p>	<p>XIV.</p>		<p>Φ dicitur, id est, Amor.</p>	<p>XIV.</p>	<p>Φ</p>
VI.		<p>Λ dicitur, Processus superiorum ad inferiora.</p>	<p>Λ</p>	<p>XV.</p>		<p>Μ aqua, Litera est mensurata: ἡ ἕραθ.</p>	<p>XV.</p>	<p>Μ</p>
VII.		<p>Χ Processus animæ mundi ad y. abob.</p>	<p>Χ</p>	<p>XVI.</p>		<p>Ζ dicitur, id est, Catena.</p>	<p>XVI.</p>	<p>Ζ</p>
VIII.		<p>Σ Luna symbolum.</p>	<p>Σ</p>	<p>XVII.</p>		<p>Ν Litera, id est, eo processus dicitur, id est, reum diemnam ad melle, sine vegetabilium processus.</p>	<p>XVII.</p>	<p>Ν</p>
IX.		<p>Ω Omega.</p>	<p>Ω</p>	<p>XVIII.</p>		<p>Ρ Litera, id est, eo processus dicitur, id est, reum diemnam ad melle, sine vegetabilium processus.</p>	<p>XVIII.</p>	<p>Ρ</p>
X.		<p>Β dicitur, id est, Escanditas.</p>	<p>Β</p>	<p>XIX.</p>		<p>Ο Sol.</p>	<p>XIX.</p>	<p>Ο</p>
XI.		<p>Β dicitur, id est, Escanditas.</p>	<p>Β</p>	<p>XX.</p>		<p>Σ Luna. Sigmata mensurata.</p>	<p>XX.</p>	<p>Σ</p>
XII.		<p>Ζ dicitur, id est, Vita.</p>	<p>Ζ</p>	<p>XXI.</p>		<p>Τ Litera Thoth sine Tauri Dei, Thau Hebraeorum.</p>	<p>XXI.</p>	<p>Τ</p>

Primæ litterarum Aegyptiarum fabricæ in inscriptio factæ in Tauri Thothis Hieroglypho.

On remarquera la valeur qu'il donne à la double ligne ondulante (qui devrait être en fait triple) : *m* (ég. *mw*). La vague ressemblance entre le signe égyptien et la lettre grecque le conduit par hasard à donner une valeur phonétique à peu près correcte au premier. C'est, à ma connaissance, le premier hiéroglyphe « déchiffré » de l'histoire moderne !

Avec le développement de la coptologie, les érudits sont désormais capables de faire des parallèles entre égyptien et grec et peuvent donc commencer leur quête d'étymons égyptiens à des mots grecs. Deux savants se sont particulièrement fait remarquer en ce domaine :

1. L'abbé Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795) est un orientaliste français qui s'est fait connaître auprès d'un large public par son *Voyage d'Anacharsis* et, dans le monde de l'érudition, par son déchiffrement du palmyrénien et du phénicien. « En se fondant sur l'étude des noms propres, il a énoncé, dès le milieu du xviii^e siècle, les principes qu'utilisera plus tard Champollion pour l'élucidation de la pierre de Rosette, sans parvenir cependant à découvrir le sens de l'écriture égyptienne »⁷. Il utilisa néanmoins le copte, dont il confirma, après Kircher, la nature égyptienne. Il lut en 1763 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un mémoire intitulé *Réflexions générales sur les rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque*, dont la troisième partie est consacrée aux « Rapports de la langue égyptienne avec la grecque »⁸. En voici des extraits :

Suivant le témoignage de tous les anciens, et de l'aveu de tous les modernes, les Grecs eurent autrefois les relations les plus intimes avec les Phéniciens et les Égyptiens. C'est des premiers, dit-on, qu'ils reçurent l'art de l'écriture ; mais il est certain que les colonies des seconds s'établirent dans l'Attique et dans l'Argolide, qu'elles s'y mêlèrent avec les anciens habitans de ces cantons, et leur communiquèrent leurs connaissances et leurs arts. Il est impossible que, dans ce commerce d'esprit et de besoins, la langue égyptienne n'ait pas concouru à la formation de la langue grecque, ou du moins qu'il ne se soit pas glissé, de la première dans la seconde, une foule d'expressions, dont quelques-unes se seront

7. F. Briquel-Chatonnet, « L'abbé Barthélemy, déchiffreur d'alphabets oubliés », dans A. Berthier, A. Zali (éd.), *L'aventure des écritures. Naissances*, Paris, 1997, p. 166-169.
8. Éd. dans les *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, XXXII (1768), p. 212-233 (la troisième partie est aux p. 228-233). Il a été réimprimé dans les *Œuvres complètes de J.-J. Barthélemy*, t. IV, 1^{re} partie, Paris, 1821, p. 1-18 (la troisième partie est aux p. 14-18).

conservées sans altération, ou avec des traits qui n'empêchent pas de les reconnaître. J'en ai recueilli un assez grand nombre ; mais avant que de les rapporter, je dois établir une distinction entre les différens mots grecs dont la langue égyptienne est enrichie ou défigurée.

Les uns sont des mots radicaux de cette langue, et passèrent chez les Grecs dans les siècles les plus reculés : les autres ont passé chez les Égyptiens après Psamméticus, et sous les successeurs d'Alexandre. Les premiers sont composés d'un petit nombre d'éléments, et portent le caractère qui convient aux racines des langues orientales : les seconds conservent, dans la langue cophte, les prépositions et les terminaisons qu'ils ont dans la langue grecque. Il ne s'agit ici que des premiers, et je commence par cette remarque générale :

Tous les mots égyptiens qui commencent par ου, qu'on prononce υ, changent en aspirées les lettres ténues qui les précèdent ; ainsi au lieu de dire ΠΟΥΑΒ, ΚΟΥΑΒ (*puab, kuab*) *sanctus*, ils disent ΦΟΥΑΒ, ΧΟΥΑΒ (*phuab, chuab*) : n'est-ce pas là l'origine de l'esprit rude, dont les Grecs affectent l'upsilon au commencement d'un mot ? Venons à présent aux détails.

Ὅφις, en grec, signifie un *serpent* ; les Égyptiens, pour exprimer le même animal, disaient ΖΟΦ (*hoph*) : de là je conjecture que les deux dernières lettres du mot ὄφις, sont une terminaison grecque, et qu'il pourrait bien en être de même des deux lettres ος, qui sont à la fin de plusieurs mots grecs. Bientôt ma conjecture se fortifie ; je trouve que le mot *serment* se dit en grec ὄρκος, et en égyptien ορκ.

Quelquefois les Grecs terminaient en ορ les noms en ος ; parmi eux ἤτορ signifiait *le cœur* : retranchons la terminaison, nous aurons ΖΗΤ (*het*) ; c'est le nom que, suivant Horus Apollo et les monumens de leur langue, les Égyptiens donnaient au cœur.

Parmi les verbes grecs, empruntés des Égyptiens, je cite d'abord ὕω, *pleuvoir* ; les Égyptiens disaient ΖΩΟΥ (*houï*) : on ne voit ici d'autre différence que la transposition des lettres. Dans les mots suivans, nous trouverons quelquefois des transpositions semblables, et toujours des terminaisons ajoutées.

Je dépouille, se dit en grec σολάω, en égyptien ωεα ; pour dire *je prends, je saisis*, les Égyptiens disaient, εα ; c'est l'ancien verbe grec ἔλω, qui a conservé quelques-uns de ses temps dans le verbe αἰρέω.

Le mot πλάσσω, parmi les Grecs, signifie *formo, effingo*. Pour le retrouver chez les Égyptiens, il suffit de retrancher l'*oméga* de la fin, et de le lire à rebours, nous trouverons σαλπ, et l'on voit dans la *Genèse* (chap. 2), le mot κολη dans le même sens.

Je trouve, dans la *Genèse* (chap. 31, v. 26 et 30), κολη signifiant *voler, furari* ; c'est la même chose que κλοπέω, d'où l'on a fait ensuite κλέπτω. [...]

Barthélemy continue à égrener ses étymologies avant de conclure que l'objet de ce mémoire :

[...] était de prouver,

1°. Que la langue cophte est essentiellement la même que l'égyptienne.

2°. Que cette langue a les plus grands rapports avec la phénicienne.

3°. Que la langue grecque conserve encore plusieurs mots égyptiens d'origine.

Je n'ai point aperçu de conformité marquée entre la grammaire des Grecs et celle des Égyptiens; il faudrait, sans doute, fouiller plus avant; il faudrait suivre, avec obstination, les mouvemens imperceptibles de ces langues pendant une longue suite de siècles, et faire un volume immense; mais qui oserait l'entreprendre? qui oserait le lire? Quoi qu'il en soit, plus on réfléchit sur la nature des langues, plus on est persuadé que la plupart de celles que les savans connaissent, viennent d'une source commune; et cette source, présentée sous une autre image, est comme une grande machine dont les parties détachées sont éparses parmi différens peuples d'Asie, d'Afrique et d'Europe; et comme, avec le temps, elles s'y sont usées, il sera quelquefois impossible de les reconnaître et de les réunir à leur tout. Cependant ceux qui se condamneront à ces recherches, mériteront au moins de l'indulgence, et s'ils chancellent, ils seront en droit d'attendre des mains qui les retiennent, et non des bras qui les repoussent.

2. Avant Barthélemy, un érudit allemand avait consacré une part importante de son activité aux mots grecs d'origine égyptienne en ayant recours au copte : Paul Ernest Jablonski (1693-1757). Fils d'un pasteur protestant, il visita, aux frais du roi de Prusse, la plupart des bibliothèques de l'Europe pour acquérir une connaissance approfondie de la langue copte. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dans le domaine de l'Égypte, notamment *Pantheon Aegyptiorum, sive de diis eorum commentarius, cum prolegomenis de religione et theologia Aegyptiorum*, 3 vol. (Frankfurt-an-der-Oder, 1750-1752), et *Memnone Graecorum et Aegyptiorum hujusque celeberrima in Thebaide statua* (Frankfurt-an-der-Oder, 1753) – premier livre sur les colosses de Memnon. Nous nous intéresserons ici à un ouvrage posthume auquel il travailla de 1722 à 1740 : *Collectio et explicatio vocum aegyptiacarum quarum mentio apud scriptores veteres occurrit*, qui constitue le vol. I de ses *Opuscula*, édités par I. G. Te Water à Leyde en 1804. C'est un ouvrage de 490 pages qui tente de recenser tous les mots ou noms égyptiens cités par des auteurs grecs et latins (soit environ 250 entrées). Le nombre pourrait nous faire croire à une explosion de panégyptianisme farfelu. Bien au contraire, Jablonski fait preuve à la fois d'une immense érudition, en rassemblant les mots cités par les

auteurs classiques comme étant d'origine égyptienne, et d'une certaine prudence en se limitant à eux seuls : loin de chercher à trouver des racines égyptiennes à de bons mots grecs comme le fait Barthélemy, il s'en tient aux mots que la tradition donne comme égyptiens ou que le contexte d'où ils sont tirés incite à juger comme tels. Parfois même, il se réfère de donner une étymologie, se contentant de signaler que le mot est cité comme égyptien. D'autres fois, le plus souvent, il tente des rapprochements avec le copte. Parfois il tombe juste, comme c'est le cas avec le mot βάις « palme » :

ΒΑΙΣ. *Ramus palmae*. Chaeremon Stoicus, apud Porphyrium de Abstinentia Lib. iv § vii, de Sacerdotibus Aegyptiis : κοίτη δ' αὐτοῖς ἐκ τῶν σπαδικῶν (sic recte *Salmasius* emendat) τοῦ φοίνικος, ἃς καλοῦσι βაίς⁹, ἐπέλεκτο. Nempe βαί est *ramus palmae*, quae vox Aegyptiaca, apud Interpretes Scripturae Coptos, frequenter occurrit. Transiit haec vox postea ad Graecos recentiores, qui ea non raro utuntur. Vide *Hesychium* in Βαίς, et alios¹⁰. [...] ¹¹.

Souvent il se trompe du fait qu'il n'a accès à l'égyptien que par le copte (où bien des mots égyptiens anciens n'ont pas survécu) et à une époque où les connaissances du copte sont encore balbutiantes. C'est le cas, par exemple, avec le mot βᾶρις « bateau à fond plat » cité par Eschyle, *Suppliantes*, 873 (Αἰγυπτίαν γὰρ βᾶριν οὐχ ὑπερθορῆ) et d'autres auteurs grecs : Jablonski rapproche ce mot du copte **BAR**, **BHP**, **BP** *texere* considérant que la *baris* « ex byblos vel papyro texeretur »¹². En fait, le mot *baris* vient de l'égyptien *br* « bateau » et n'a pas de rapport avec le copte **BP** « corbeille » (et à plus forte raison avec un verbe homonyme, qui n'existe pas). Le rapprochement que tente Jablonski, en passant, avec le mot grec πάπυρος est lui aussi erroné puisque le mot vient vraisemblablement de l'égyptien *p3-pr-3* litt. « celui de la grande maison », c'est-à-dire « celui du pharaon » ou bien tout simplement de *p3-pr* « celui de la maison (sc. royale) » eu égard au monopole royal qui réglementait la production du papyrus¹³.

9. L'erreur d'accent est bien chez Jablonski.

10. Jablonski cite les auteurs grecs où ce mot se rencontre.

11. P. E. Jablonski, *Opuscula*, I. G. Te Water (éd.), I, Leyde, 1804, p. 48.

12. P. E. Jablonski, *Opuscula*, I, p. 49-50 (la citation est à la p. 50).

13. J. Vergote, « L'origine du mot "papier" », dans *Mélanges Henri Grégoire*, III = *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, 11 (1951),

Certes l'ouvrage de Jablonski est truffé d'erreurs, mais son corpus est de loin le plus complet jamais constitué et mérite le respect du fait de son ancienneté.

Les érudits pré-champollioniens ont été finalement relativement sages et n'ont pas versé dans un égyptocentrisme linguistique effréné, principalement, je l'ai dit, du fait de l'absence d'outils permettant ce type de recherches et s'appuyant sur la connaissance de la langue égyptienne. Cela ne les empêcha pas de tous partager la croyance en une Égypte mère de la Grèce. Tributaires des sources grecques, ils ont épousé l'égyptophilie des Grecs qui croyaient que (1) l'Égypte était le peuple le plus ancien¹⁴, (2) le plus sage et à l'origine des inventions les plus importantes (comme l'écriture), transmises pour une part aux Grecs par le biais de ces grands esprits venus en Égypte (Orphée, Musée, Homère, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Eudoxe, Démocrite, etc.¹⁵) et (3) qu'ils ont colonisé la Grèce (deuxième mode de transmission de leur savoir). C'est ce que Christian Froidefond a appelé *Le mirage égyptien*¹⁶. Cette opinion est bien résumée par un auteur peu connu, l'abbé D. Révérend, auteur des *Lettres à M. H**** [Hérinch, petit neveu de l'évêque d'Ypres] *sur les premiers dieux ou rois d'Égypte*, Paris, 1733² (1712¹, sans la troisième lettre) : sans être immortel, ce texte témoigne bien des idées en vogue à l'époque. Voici ce qu'il dit au début de sa première lettre :

Voilà, Monsieur, le fondement du système que j'ai dessein de vous donner aujourd'hui, des premiers habitans qui ont commencé à repeupler l'Égypte, à la policer, & à la rendre illustre par l'étude, la connoissance & la pratique des Arts & des Sciences. Mais avant toutes choses je vous ferai ressouvenir de ce que sans doute vous sçavez aussi bien que moi, c'est que les Égyptiens ont donné le nom de Dieux à leurs premiers Rois, qu'ils ont été les inventeurs de l'Astrologie, n'en déplaise à ceux qui l'attribuent aux Caldéens, & qu'ils ont été les premiers qui ont donné

p. 411-416, révisé par le même auteur dans « L'étymologie du mot "papyrus" », *Chronique d'Égypte*, 60 (1985), p. 393-397.

14. Cf. le discours du prêtre égyptien à Solon rapporté par Platon, *Timée* 21e-23d, notamment son fameux « Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants » (22b).

15. J'emprunte cette liste à Diodore, *Bibliothèque historique*, I, 96, 2.

16. C. Froidefond, *Le mirage égyptien dans la littérature grecque d'Homère à Aristote*, Gap, 1971. Cf. aussi, à propos d'Hérodote et les prêtres égyptiens qui lui ont servi de sources, I. S. Moyer, *Egypt and the Limits of Hellenism*, Cambridge, New York, 2011, chap. 1, « Herodotus and an Egyptian mirage », p. 42-83.

des noms aux Astres & aux Planettes, que les Grecs et les Latins ont traduit dans leur langue d'une maniere differente, ce ⁵ que je vous fais ici remarquer, parce que j'en ferai l'application dans son lieu.

Vous devez observer encore que les Grecs, qui n'ont commencé à sortir de leur barbarie, & de leur ignorance grossiere, que par le secours des Colonies que les Égyptiens ont conduites chez eux, ont voulu longtems après les premiers Rois d'Égypte, avoir aussi des Dieux de leur Nation, à qui ils ont donné les mêmes noms, que les Égyptiens avoient donné aux fondateurs de leur monarchie. C'est ce qui apporta de la confusion & de l'embarras dans la recherche que l'on veut faire de l'origine des anciens Dieux du paganisme ; car nous n'avons que très-peu de chose des premiers tems, encore en sommes-nous redevables aux Grecs, & leurs Livres qui sont presque les seuls dans lesquels on puisse trouver quelques vestiges de l'antiquité, attribuent aux Héros de la Grèce l'honneur ⁶ de l'ancienneté, quoiqu'il ne soit dû qu'aux premiers Rois d'Égypte.

Enfin je dois vous faire observer que le peu de materiaux qui nous restent chez les Historiens d'une antiquité si éloignée, ne sont ni dans un ordre suffisant, ni assez clairs & distincts pour en former un corps d'histoire. C'est pourquoi il est necessaire de leur donner un peu plus d'étenduë & de les mettre dans un plus beau jour. Je vais, M., essayer de le faire avec toute la discretion possible, & sans m'écarter en aucune maniere du sentiment des Auteurs, dont je trouverai à propos de me servir. Ne vous attendez donc point à une critique souvent plus curieuse qu'utile. Je suis de bonne foi. Si dans une recherche aussi difficile que celle-ci, je ne rencontre pas toujours la verité telle que vous & moi nous la pourrions souhaiter, je me contente aisément d'en avoir appris tout ce que l'on peut en sçavoir¹⁷.

II. Avec Champollion, la perspective va complètement changer. L'accès aux sources proprement égyptiennes va assez rapidement générer une résorption du mirage égyptien. L'égyptomanie va céder le pas à l'égyptologie. En même temps qu'on découvre le vrai visage de l'Égypte, une Égypte moins fantasmée et, d'une certaine façon, plus terre-à-terre, se développe une véritable hellénomanie, tout d'abord dans le domaine artistique avec Johann Joachim Winckelmann (1717-1768) et sa *Geschichte der Kunst des Alterthums* (Dresde, 1764), qui va susciter un engouement pour l'art grec, puis dans celui de la philologie avec le développement de l'*Altertumswissenschaft* allemande sous l'impulsion

17. D. Révérend, *Lettres à M. H*** sur les premiers dieux ou rois d'Égypte*, Paris, 1733², p. 4-6.

de personnalités comme Friedrich August Wolf (1759-1824) ou Wilhelm von Humboldt (1767-1835). S'ajoute à cela la guerre d'indépendance de la Grèce (1821) qui va faire naître par ailleurs un véritable courant philhellénique à travers toute l'Europe. L'*alma mater* de l'Occident n'est désormais plus l'Égypte, mais la Grèce. Un coup décisif va être porté à une filiation égyptienne de la culture grecque : l'adoption, dans le domaine linguistique, du modèle *indoeuropéen* (Thomas Young, 1813) ou *indo-germanisch* (Julius Klaproth, 1823), famille de langues à laquelle appartenait le grec mais non l'égyptien, avec les travaux de l'Allemand Franz Bopp (1791-1867), notamment sa *Vergleichende Zergliederung des Sanskrits und der mit ihm verwandten Sprachen* (Berlin, 1833-1852).

Les premiers égyptologues ne s'intéressèrent pas vraiment aux possibles rapports entre égyptien et grec, concentrant leurs efforts sur le développement de la connaissance de la langue égyptienne. Cette dernière permettait pourtant d'encourager les tentatives de rapprochements étymologiques, puisque le champ de recherche ne se limitait désormais plus à la phase ultime de l'égyptien, le copte, mais pouvait s'étendre à l'ensemble de l'égyptien ancien. Force est de constater que peu de savants furent tentés par de telles recherches. Il est vrai qu'elles étaient quelque peu inhibées par l'*Altertumswissenschaft* allemande, notamment en la personne d'Adolf Erman (1854-1937), le plus grand grammairien et lexicographe égyptologue de cette période, qui réfutait catégoriquement la possibilité d'un lien génétique entre égyptien et grec. En témoignent ces quelques lignes du philologue Adalbert Bezzenger, directeur de la plus importante revue d'études indoeuropéennes d'alors, *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen* (1883) :

Ceux qui croient que l'Égypte exerça une influence non négligeable sur la Grèce antique sont nombreux. Cependant, cette supposition ne repose à ce jour sur la moindre preuve d'ordre linguistique. Étant donné l'importance du débat il serait grand temps que la preuve en ce domaine soit faite. Je me suis donc adressé au docteur Adolph Erman [qui devait devenir le doyen de l'égyptologie allemande] à Berlin et lui ai demandé de collecter et d'étudier les emprunts véritables et supposés de l'ancien grec à l'égyptien. Monsieur le Docteur Erman eut la grande bonté de me répondre le 11 juin dernier :

« En théorie je me ferais un plaisir de répondre positivement à votre offre, – il me semble cependant qu'il nous manque l'ingrédient principal pour mener un tel travail : les mots empruntés. Les travaux d'égyptologie sont

des mines d'emprunts "supposés", mais aussi loin que je m'en souviens, je n'en vois pas un seul dont on puisse être sûr [...] »¹⁸.

Erman finit par s'exprimer dans le numéro suivant de la même revue, dans un article intitulé « Aegyptische Lehnwörter im Griechischen » :

Je n'ai jamais prétendu qu'il n'y avait pas de mots empruntés à l'égyptien en grec. Je me suis contenté de constater que je ne connaissais aucun cas qui fût certain. Je ne pense pas que les noms des objets égyptiens que l'on rencontre çà et là chez les auteurs grecs soient à considérer comme des emprunts intégrés au grec. [...] Le reste est dans l'ensemble négatif : il y a quelques mots appartenant au « vocabulaire de la culture » et peut-être un mot d'emprunt vraiment ancien, βᾶρις, et c'est tout. L'idée traditionnelle de l'influence profonde que l'Égypte aurait eue sur la Grèce n'est pas en rapport avec de tels résultats. Je ne doute pas que des collègues plus laxistes puissent trouver davantage, comme j'aurais pu le faire moi-même. Je dois dans cette éventualité leur rappeler que dans une écriture où les voyelles ne sont pas marquées, et avec un vocabulaire dont le sens est la plupart du temps très incertain, on peut, à condition d'y mettre de la bonne volonté, trouver une origine égyptienne pour chaque mot grec [...]. Il s'agit d'un sport que je laisse volontiers à d'autres¹⁹.

18. A. Bezenberger, « Aus einem Briefe des herrn dr. Adolf Erman », *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, 7 (1883), p. 96 : « Da es bei vielen feststeht, dass Aegypten auf das alte Griechenland einen sehr bedeutenden einfluss ausgeübt habe, obgleich diese annahme bisher nicht im mindesten vom sprachlichen standpunkte aus bewiesen war, ein solcher beweis aber bei der wichtigkeit der frage unbedingt zu fordern ist, so richtete ich an herrn dr. Adolf Erman in Berlin die bitte, die wirklichen und angeblichen ägyptischen lehnwörter der altgriechischen spräche sammeln und behandeln zu wollen. Herr dr. Erman hatte die grosse gute, mir am 11. Juni d. j. darauf folgendes zu erwidern: "In der theorie bin ich mit vergnügen bereit auf Ihren vorschlag einzugehen — aber zunächst scheint mir noch das nöthigste requisit zu einer solchen arbeit zu fehlen: die lehnwörter selbst. 'Angebliche' würden sich wohl genug finden lassen in aegyptologischen arbeiten, aber so weit mein gedächtniss reicht, sehe ich auch nicht eines welches sicher wäre" ».
19. A. Erman, « Aegyptische Lehnwörter im Griechischen », *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, 7 (1883), p. 336-338 : « Ich habe keineswegs behauptet, dass aegyptische lehnworte im Griechischen fehlen, ich habe lediglich constatirt, dass mir sichere fälle nicht bekannt sind. Namen aegyptischer gegenstände, die hin und wieder bei den griechischen schriftstellern erwähnt werden, glaube ich nicht als eingebürgerte lehnworte ansehen zu dürfen. [...] Nach wie vor bleibt also das resultat ein wesentlich negatives; einige "kulturworte" und vielleicht ein wirklich früh eingedrungenes lehnwort, βᾶρις, das ist alles; den üblichen ideen eines tiefgreifenden einflusses der Aegypter auf die Griechen entspricht ein solches ergebniss nicht. Ich zweifle nicht, dass humaner gesinnte fachgenossen beträchtlich mehr finden würden,

La même année, l'égyptologue allemand Karl Alfred Wiedemann publiait le premier ouvrage moderne tentant un rassemblement des mots égyptiens passés en grec : *Sammlung altägyptischen Wörter welche von klassischen Autoren umschreiben oder übersetzt werden sind* (Leipzig, 1883). Wiedemann s'en tient aux mots que les auteurs grecs ou latins présentent comme égyptiens. Il recommence, 150 ans après, le travail accompli par Jablonski, mais cette fois sur des bases philologiques plus solides puisque mettant à profit les sources égyptiennes, ce que n'avait pu faire son prédécesseur.

Les mots répertoriés appartiennent à plusieurs catégories :

- mots-transcriptions qui ne sont pas de véritables emprunts : outre quelques mots rapportés par Hérodote (πίρωμις, χάμψαι, etc.), Strabon (κάκεις, κοίκινα), on citera notamment les noms de plantes translittérés par le Pseudo-Apulée. Il s'agit là plutôt de translittérations à visée ethnographique ou scientifique, qui n'ont aucune vitalité dans la langue emprunteuse ;
- emprunts proprement dit²⁰ :
 - βᾶρις, « bateau » (ayant donné notre *barque* à travers le latin *barica* où le mot a été pourvu du suffixe *-ica*) < ég. *br* (Wb I 465, 8-9) ;
 - βάσανος, « pierre de touche », d'où « mise à l'épreuve » (ayant donné notre *basalte*) < ég. *bhn*, « pierre de *bekhen* (du Wadi-Hammamat) » (Wb I 471) ;
 - ἔβενος, « ébène » < ég. *hbn(y)* (Wb II 487, 7-12) ;
 - ἔρις, « sorte de vin » < ég. *irp* (Wb I 115, 5-7) ;
 - κίκι, « ricin » < ég. *kyky* ou *k3k3* (Wb V 109, 2-7) ;
 - κόμμι, « gomme » (d'où vient le français par le biais du latin *gumma*), de l'ég. *kmj.t*, « gomme » (Wb V 39, 3) ;
 - κῶφι, « fumigation » < *k3p.t* (Wb V 104, 1-2) ;
 - νίτρον, « natron », de l'ég. *ntr* (Wb II 366, 8-10) ;
 - πάπυρος, « papyrus » de l'ég. *p3-pr-'3*, « celui de la grande maison (= le roi) »²¹ ;

als ich es vermocht habe; ich möchte aber für diesen fall daran erinnern, dass bei einer schrift, die die vocale unbezeichnet lässt, und bei einem wortschatz, dessen bedeutungen sich meist nur ungefähr angeben lassen, mit etwas gutem willen sich für jedes griechische wort ein aegyptischer ursprung finden lässt. [...] Es ist das aber ein sport, den ich gern anderen überlasse ».

20. Pour tous ces mots, on se réfèrera aux études citées plus haut à la n. 1. Je donne la référence au *Wörterbuch der ägyptischen Sprache* d'Adolf Erman et Hermann Grapow, Berlin, 1926-1961 (Wb).

21. Cf. les articles de J. Vergote cités à la n. 13.

— à cela s'ajoutent les mots entrés dans le grec d'Égypte à la faveur de la conquête gréco-macédonienne attestés par les papyrus, mais on ne les trouvera pas dans Wiedemann puisque la papyrologie était alors naissante.

On le voit, les emprunts proprement dits désignent, à l'exception de βῶρις qu'avait bien notée Erman, des réalités concrètes de la flore, de la faune ou du monde minéral. Il s'agit de mots entrés dans le vocabulaire grec en même temps que se développait dans le monde grec l'usage de la chose qu'ils désignent. Rien qui puisse accréditer une filiation égyptienne de certaines strates du grec au gré des contacts anciens de l'Égypte avec le monde grec ou d'implantations d'Égyptiens en Grèce. Au XIX^e s., l'Égypte se trouve complètement dissociée, historiquement, culturellement et linguistiquement, du monde grec. L'antisémitisme croissant à la fin du XIX^e et dans la première moitié du XX^e s. exacerbe cette dissociation, reléguant l'Égypte dans la sphère sémitique tandis que la Grèce est exaltée comme le modèle de la culture aryenne.

Il faut attendre la fin des années 1930 pour que l'attention des linguistes revienne sur l'Égypte : ainsi, dans un article intitulé « Innovazioni africane nel lessico latino », Giovanni Nencioni (1911-2008), alors qu'il s'intéressait encore à la poésie grecque et à la diffusion du latin dans le monde méditerranéen – il se spécialisa ensuite en littérature latine –, étudie les implications qu'eurent les contacts du latin avec trois aires géographiques : l'Égypte, les aires ibéro-libyque et punique²². Les mots latins qui proviennent de l'égyptien sont en fait tous des mots grecs, pour la plupart déjà connus de Wiedemann. Cet intérêt pour l'Afrique est évidemment à mettre en parallèle avec la colonisation italienne sur ce même continent, notamment après la guerre italo-turque qui permit à l'Italie d'obtenir en 1911 les territoires de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque et avec la conquête de l'Éthiopie en 1935-1936.

Plus généralement, le phénomène de la colonisation au XX^e s. a incité les historiens à scruter ce phénomène même dans l'Antiquité. L'intérêt pour les contacts entre populations à époque très ancienne, désormais mieux compris grâce aux progrès de l'archéologie scientifique, eut des incidences sur l'étude de la langue, surtout à partir des années 1950.

22. G. Nencioni, « Innovazioni africane nel lessico latino », *Studi Italiani di Filologia Classica*, 16 (1939), p. 8-23.

La préface d'un article de l'helléniste Bertrand Hemmerdinger consacré à l'étymologie de quelques mots grecs est à cet égard révélatrice²³ :

L'origine indo-européenne de la langue grecque est un fait fondamental et indiscuté. En revanche, une autre vérité a été longtemps méconnue : c'est que le grec, langue indo-européenne, a fait des emprunts massifs aux langues sémitiques.

Depuis 1886, date à laquelle commence la *réaction contre le « mirage oriental »*, les étymologies sémitiques sont en défaveur chez la plupart des hellénistes, qui tentent d'expliquer par le grec ou l'indo-européen le plus grand nombre possible de mots d'emprunts. Mais la tendance s'est inversée depuis une décade : en 1957, Cyrus H. Gordon a déchiffré la plus ancienne écriture crétoise, le linéaire A, qui est du sémitique, et, au cours de l'été 1963, on a trouvé sur la Kadmée de Thèbes 32 cylindres-sceaux babyloniens en lapis[-]lazuli [...]. Les découvertes des dernières années modifient donc radicalement l'idée que l'on se faisait du cadre historique dans lequel s'est développée la civilisation grecque au II^e millénaire avant notre ère.

Certains savants, cependant, refusent de s'incliner devant l'évidence. C'est ainsi que F. Vian, qui, en 1963, l'année même de la trouvaille de la Kadmée, niait toute influence sémitique à Thèbes, maintient en 1965 son point de vue dans un compte rendu des *Hellenosemitica* d'Astour : « Je m'entendrai peu sur Cadmos, puisque je me suis expliqué longuement à ce sujet dans [...] *Les origines de Thèbes* » (*REA*, 67 [1965], p. 483-484). On ne peut même pas supposer que, quand il écrivait ces lignes, Vian ignorait encore la trouvaille de la Kadmée, puisqu'Astour y fait allusion aux pages 387-388 de son livre. Il est vrai que Vian (*l. c.* 483) ne fait pas plus de cas de la linguistique que de l'archéologie : « La recherche de l'étymologie devient un jeu parfaitement gratuit, tant les langues sémites semblent riches en possibilités, à en juger du moins par cet ouvrage ».

Moins systématique que Vian, P. Chantraine n'est pas encore sorti, lui non plus, de la période qui s'achève, et son *Dictionnaire Étymologique de la Langue Grecque* (I [A-A], Paris, 1968) en souffre en maint endroit.

L'article présente ensuite des mots prétendument d'origine sémitique et égyptienne (p. 53-55). Il fait d'ailleurs suite à une autre étude publiée deux ans plus tôt dans la même revue²⁴. Le hasard a voulu que lui fasse suite, dans le même fascicule, un article sur le même sujet d'un certain

23. B. Hemmerdinger, « De la méconnaissance de quelques étymologies grecques », *Glotta*, 48 (1970), p. 40-66, part. p. 40-41.

24. B. Hemmerdinger, « Noms communs grecs d'origine égyptienne », *Glotta*, 46 (1968), p. 238-247.

A. G. McGready de l'Université de Nouvelle-Angleterre (dont il semble que ce soit le seul article), intitulé « Egyptian Words in the Greek Vocabulary »²⁵. Ces études, et surtout celles de Hemmerdinger, réactivent quelques vieux réflexes panégyptianistes. Des mots anciens du lexique grec se voient attribuer des étymologies égyptiennes de façon très arbitraire. Un exemple :

ξίφος « épée » < égyptien *sf.t* (Erman-Grapow III, 442, 8) [...]. C'est un emprunt fort ancien : homérique ξίφος, mycénien *qi-si-pe-e* (Morpurgo, 279, d'après une tablette de Pylos). En égyptien, *sf.t* est attesté dès la XVIII^e Dynastie. Une lame de poignard, trouvée en 1876 [...] par H. Schliemann dans sa Tombe N° I de Mycènes, a un décor typiquement égyptien : chats bondissant sur des canards qui volettent le long d'une eau poissonneuse et bordée de papyrus (G. Perrot et C. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, VI, 1894, planche XVII, n° 1 ; A. Evans, *The Palace of Minos*, III, Londres, 1930, Plate XX ; ma *Colonie babylonienne*, 234). Grec moderne ξίφος (E. Missir, *Dictionnaire Français-Roméique*², Paris, 1952, 326)²⁶.

On citera aussi l'exemple de ῥῆρις et ἶρις :

On distinguera soigneusement le nom propre ῥῆρις du nom commun ἶρις . A. Le nom propre ῥῆρις < égyptien *wśr.t*, nom d'une déesse (Erman-Grapow I, 363, 8). On lit : ῥῆρις dans le temple d'Apollon à Thermon, où il est peint sur une métope du VII^e siècle avant J.-C. (Jeffery, *Local Scripts*, p. 409 [Aitolia 2] et 225-226) ; (ῥ) ἶρις [...] dans la *Théogonie* d'Hésiode (266 τέκε [ῥ]ἶρις ; 780 ; 784) et l'*Iliade* (*passim*).

B. Le nom commun ἶρις – sans ῥ – « arc-en-ciel » < égyptien *īr.t* « œil » (Erman-Grapow I, 106, 6 et 8-13) [...]. *Iliade*, Λ 27 (ἐκάτερθ' ἶρισσιν) et P 547. Le grec moderne a ἶριδα « iris » (Missir, 491)²⁷.

Ces études font cependant pâle figure à côté d'un ouvrage écrit dans les années 1950 par un coptisant russe Piotr Victorovic Jernstedt (1890-1966)²⁸, qui recense des dizaines de nouveaux mots grecs d'origine

25. A. G. McGready, « Egyptian Words in the Greek Vocabulary », *Glotta*, 46 (1968), p. 247-254. Les études de B. Hemmerdinger et de A. G. McGready suscitérent l'article critique de R. H. Pierce, « Egyptian Loan-Words in Ancient Greek », *Symbolae Osloenses*, 46 (1971), p. 96-107.

26. B. Hemmerdinger, « Noms communs grecs d'origine égyptienne », 1968, p. 239.

27. B. Hemmerdinger, « Noms communs grecs d'origine égyptienne », 1968, p. 239-240.

28. P. V. Jernstedt, *Egiptskie Zaimstvovaniia vgrechskom iazyke (Mots d'emprunts égyptiens en grec)*, Moscou, Leningrad, 1953.

égyptienne parfois très anciens. L'école russe de linguistique²⁹ a été généralement sensible à une ouverture de la linguistique grecque sur des horizons non indo-européens. La guerre avec l'Allemagne (et les distances prises vis-à-vis de l'aryanisme indoeuropéen) ne sont pas pour rien dans ces orientations.

Cette tendance a culminé dans les années 1980-1990 avec la publication d'une trilogie intitulée *Black Athena* par l'universitaire anglais Martin Bernal (1937-2013), jusqu'alors historien de la politique de la Chine moderne qui, dans les années 1970, change complètement d'orientation³⁰. La thèse de cette trilogie, qui se déploie en un volet historiographique, archéologique et linguistique, est que la Grèce pré-classique a subi de fortes influences sémitiques et égyptiennes, du fait de plusieurs vagues de colonisations dans la première moitié du II^e millénaire (vers le XXI^e siècle, en Béotie; vers 1750, avec les Hyksos, dont les Grecs auraient gardé la mémoire avec l'histoire de Danaos qui vient d'Égypte et s'installe en Grèce).

L'ouvrage a une forte portée idéologique : il tente de lutter contre ce qu'il appelle le « modèle Aryen » accusé d'être raciste et antisémite – Bernal est lui-même juif et fils d'un marxiste convaincu – pour réinstaurer un « Modèle Ancien Révisé » (le « Modèle Ancien » étant celui qui prévalait avant Champollion). Son troisième volume propose une origine égyptienne à des centaines de mots grecs, dont certains sont des mots-outils (conjonctions de coordination comme γάρ, γε, και, οὐν) et dont beaucoup appartiennent à la strate ancienne du lexique grec. Pour Bernal, 40 % du vocabulaire grec serait d'origine égyptienne ou plus largement afroasiatique (= chamitosémitique)³¹.

Le livre de Bernal est un bon observatoire des stratégies développées par les chercheurs d'étymologies (ou – oserais-je dire – les aventuriers de l'étymologie) et son analyse est du point de vue méthodologique et épistémologique très instructive.

29. Cf. aussi C. Daniel, « Des emprunts égyptiens dans le grec ancien », *Studia et Acta Orientalia Bucarest*, 4 (1962), p. 13-23.

30. Notez que M. Bernal était par sa mère le petit-fils de l'égyptologue A. H. Gardiner.

31. M. Bernal, *Black Athena. The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, III. *The Linguistic Evidence*, Piscataway (NJ), 2006, p. 584 : « Nevertheless, after thirty years studying these topics, I am more than ever convinced that approximately 40 percent of the Greek vocabulary and an even greater proportion of proper nouns can be derived from Afroasiatic languages ».

1. Il privilégie des mots grecs restés jusqu'ici sans étymologie.
2. Il rapproche des mots qui, en égyptien, ont un sens vague ou non défini, ce qui lui laisse plus de latitude.
3. Il joue sur des rapports analogiques.

Prenons l'exemple de χαλεπός tel que l'analyse M. Bernal :

An apparently “strong” etymology is the derivation of the Greek χαλεπός (H) “painful, cruel, severe” from the Egyptian *hrp*; “baton of office govern, control,” *hrpw* “mallet” and *hrpt*, “dues, taxes.” Here the phonetic equation is perfect, but semantic parallel, although reasonable, is less so. It is, nevertheless, reinforced by a similar word κόλαφος (2) “punch, beating.” [...] Thus, so far, I would award the Egyptian etymology of *khalepós* five points. [...] ³².

L'exemple de Dodone est encore plus révélateur :

[...] Dōdōna, the most ancient Greek oracle and cult center of Zeus, matches Ddwn, the name of the form of Zeus' Egypto-Libyan counterpart Am(m)on that was worshipped at the Siwa oasis in the Western Desert, also a cult center and oracle. Priestesses at Dōdōna told Herodotos of specific links between Dōdōna and Siwa [...]. Thus, this proposed loan has the three necessary semantic points. On the phonetic side, there are three consonants in the proper sequence and one vowel—four points altogether, one more than the necessary three correspondences. Therefore, as a whole, the Egypto-Libyan etymology of the Greek toponym is virtually perfect ³³.


















Finissons avec le cas de θάλασσα, qui est rapproché de τέλσος « extrémité d'un champ » que M. Bernal traduit par « *edge* » pour faciliter le rapprochement avec l'égyptien *tʒš* ; il joue par ailleurs de la valeur de *ʒ* en s'emparant de l'hypothèse contestée du linguiste Otto Rössler (selon laquelle *ʒ* rendrait une liquide en égyptien ancien) ³⁴.

32. M. Bernal, *Black Athena*, III, 2006, p. 188.

33. M. Bernal, *Black Athena*, III, 2006, p. 187-188.

34. M. Bernal, *Black Athena*, III, 2006, p. 197 : « *Tʒš*, which Vycichl reconstructs as *tāziš, provides a reasonable etymon for θάλασσα (H) “sea” in Greek, a word that has mystified scholars for centuries. [...] Both Frisk and Chantraine see it as a loan word. The more restricted sense of *tʒš* may be reflected by τέλσον (H) “edge of a field.” Vycichl points out a plural writing tʒí-w which he interprets as *tíš-w. This interpretation could explain the front vowel in *telson*. Frisk says it has no “sure etymology.” Chantraine, too, describes it as “uncertain” but sees the edge of a field as where the ox turns around and, therefore, links it to the Indo-European root *k^wel

4. La quatrième devise de l'aventurier en étymologies est de jouer sur les valeurs ambiguës ou polymorphes des phonèmes quitte à les rendre plus polymorphes encore. C'est le cas, on l'a vu, de l'aleph auquel M. Bernal donne si besoin est une valeur liquide (= ρ ou λ). C'est surtout le cas du š qui pourra équivaloir en grec, soit à un σ, soit à κ ou χ. Ainsi, dans la correspondance entre š et κ, citons notamment le rapprochement effectué entre šzw et κορίαννον, « coriandre », ou entre šri, « son, lad » / šrit, « daughter, girl, maiden », avec κόρος, κούρος, et leur équivalent féminin; entre š et χ, notamment « šz “field, meadow, marsh swamp, country as opposed to town”; χώρα (H) “place, partly occupied, volume, contain, countryside.” Frisk links it to χήρα (H) “widow” in the sense of “empty.” [...] There may be some confusion of the two roots here »³⁵. Bernal rapproche également šz dans le sens de « to go aground, founder » et χοιράς, « reef, promontaries and their vicinity »; il mentionne que J.-L. Perpillou associe les cochons (χοῖροι) aux rochers, ce qui l'incite à faire dériver χοῖρος, « cochon », d'un autre mot égyptien, šz « porc ». Un autre exemple : Bernal établit un rapprochement entre šz dans le sens de « to ordain, predestine », et, en égyptien tardif, šzy, « destinée », etc., dont découleraient, du côté grec, χρή et ses dérivés; toutefois, certaines de ces formes dérivées proviennent d'un groupe de mots égyptiens reliés non seulement à šz = « to ordain, predestine », mais aussi à šzw, « weight, worth, value », šzwt, « fitting things », n-šzw, « fit for, in the capacity of », et šzyt, « dues, taxes ». C'est précisément le cas du mot χρεῖος et de ses composés, où figure l'idée de « dette »; de χρεία, qui désigne non seulement le besoin, la nécessité, mais aussi « service, employment »; du substantif abstrait χρῆμα, qui désigne la richesse, le revenu. Enfin, Bernal s'autorise à faire équivaloir un m à un φ. Ainsi mri, « aimer » > φίλω³⁶.

“turn.” If we accept that the sign conventionally rendered as /š/ had changed from h>š by 2500 BCE [...], the borrowings of *thálassa* and *telson* must have taken place after that date. Normally /z/ lost its liquid quality in the second half of the Second Millenium BCE. A Late Egyptian writing                 

5. La cinquième devise du chercheur d'étymologies est de créer des composés non attestés. Un bel exemple avec Homère (Ὅμηρος), qui, selon M. Bernal, est difficile à expliquer à l'intérieur de l'indo-européen³⁷. L'auteur rappelle que, comme nom commun, le mot ὄμηρος signifie « otage, gage », et que plusieurs auteurs tardifs l'emploient également au sens d'« aveugle » ; Frisk et Chantraine font d'ailleurs dériver ce sens du nom du poète aveugle. Pour Bernal, le nom d'Homère dériverait de l'égyptien **hmww-r*, « artisan avec des mots », à savoir *hmww*, « artisan, orateur », et *r*, « discours, mots ». Si l'on y ajoute un changement de la voyelle *ū* en *ē*, on obtient **hmē-r* ; concernant la première voyelle du mot, Bernal va chercher la forme copte *ham*, « artisan », avec la variante bohairique *hom*. En somme, selon lui, une forme **homē-r* semblerait relativement plausible.

Ces procédés relèvent de ce que Bernal appelle la « flexibilité » :

The etymologies proposed in the volumes of *Black Athena* have generally followed phonetic regularities. I have not, however, even attempted to create rigidities, partly because, when considering loans, one can never establish the elegant equations often possible within language families. Even more importantly, it is simply impossible to establish one-to-one phonetic correspondences among three languages, all undergoing different phonetic shifts during the three thousand years in which they were in contact.

The flexibility that this allows does not mean that “anything goes.” For example, I cite a word and a name : *anthrōpos* “man” and the god Dionysos. Both are central to Greek culture and both lack Indo-European etymologies, but I cannot find an Afroasiatic origin for either. Limits have been imposed³⁸.

On peut en douter... Et si les théories de Bernal ont eu des partisans, son troisième volume, consacré à la langue, a été jugé comme le plus contestable et a été violemment attaqué³⁹. Il était néanmoins central dans

37. M. Bernal, *Black Athena*, III, 2006, p. 296.

38. M. Bernal, *Black Athena*, III, 2006, p. 584.

39. Sur la méthode linguistique de Bernal, cf. J.-F. Nardelli, c. r. du volume III de *Black Athena*, III, *Classical Review*, 63 (2013), p. 142-144 et surtout Id., « Black Athena Fades Away. A Consideration of Martin Bernal's Linguistic Arguments », *Exemplaria Classica Journal of Classical Philology*, 17 (2013), p. 279-372. Pour les critiques en général, on retiendra M. Lefkowitz, *Not Out of Africa: How Afrocentrism Became an Excuse to Teach Myth as History*, New York, 1996 et M. Lefkowitz, G. M. Rogers (éd.), *Black Athena Revisited*, Chapel Hill (NC), Londres, 1996.

la démonstration de Bernal. Si la Grèce était débitrice d'une partie de sa culture à l'Égypte, cela devait nécessairement se traduire au niveau linguistique. Le livre de M. Bernal est une bonne illustration des excès de l'étymologie au service d'une démonstration idéologique.

Plus généralement, les emprunts du grec à l'égyptien constituent un bon baromètre de la façon dont la culture européenne s'est située par rapport à l'Égypte tout en étant tributaire de l'état d'avancement des connaissances dans le domaine des sciences philologico-historiques : tout d'abord dans un rapport de filiation qui s'est exprimé, à l'instar de l'exemple donné par les Grecs, surtout dans des domaines autres que linguistiques étant donné la méconnaissance de la langue égyptienne sur laquelle butait la recherche philologique ; ensuite dans un rapport de totale altérité ; enfin à nouveau dans un rapport de proximité, voire de filiation, qui procède d'une attitude de réaction à la phase précédente et d'interrogation face aux bouleversements historiques et aux mutations idéologiques du XIX^e s. La réception de l'Égypte à l'époque moderne nous en dit finalement plus sur nous-mêmes et notre époque.

Bibliographie

- AUFRÈRE (S. H.), « La lutte dans l'Europe des érudits pour les *scalae* copto-arabes... La redécouverte de la langue copte aux XVI^e et XVII^e siècles », dans N. Bosson, S. H. Aufrère (éd.), *Égyptes... L'égyptien et le copte*, Lattes, 1999, p. 91-108.
- , « Chronologie de la redécouverte de la langue copte en Europe », dans N. Bosson, S. H. Aufrère (éd.), *Égyptes... L'égyptien et le copte*, Lattes, 1999, p. 121-129.
- BARTHÉLEMY (J.-J.), « Réflexions générales sur les rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque », *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, XXXII (1768), p. 212-233 (repr. dans *Œuvres complètes de J.-J. Barthélemy*, t. IV, 1^{re} partie, Paris, 1821, p. 1-18).
- BERNAL (M.), *Black Athena. The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, III. *The Linguistic Evidence*, Piscataway (NJ), 2006.
- BEZZENBERGER (A.), « Aus einem Briefe des herrn dr. Adolf Erman », *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, 7 (1883), p. 96.
- BRIQUEL-CHATONNET (F.), « L'abbé Barthélemy, déchiffreur d'alphabets oubliés », dans A. Berthier, A. Zali (éd.), *L'aventure des écritures. Naissances*, Paris, 1997, p. 166-169.
- DANIEL (C.), « Des emprunts égyptiens dans le grec ancien », *Studia et Acta Orientalia Bucarest*, 4 (1962), p. 13-23.
- DIJKSTRA (J. H. F.), « Mysteries of the Nile? Joseph Scaliger and Ancient Egypt », *ARIES. Journal for the Study of Western Esotericism*, 9-1 (2009), p. 59-82.
- EMMEL (S.), « Coptic Studies before Kircher », dans M. Immerzeel, J. van der Vliet (éd.), *Coptic Studies on the Threshold of a New Millennium. Proceedings of the VII International Congress of Coptic Studies*, I, Louvain, 2004 (*Orientalia Lovaniensia Analecta*, 133), p. 1-14.
- ERMAN (A.), « Aegyptische Lehnwörter im Griechischen », *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, 7 (1883), p. 336-338.
- , GRAPOW (H.), *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, Berlin, 1926-1961.
- FINDLEN (P.), éd., *Athanasius Kircher: The Last Man who Knew Everything*, New York, 2004.
- FLETCHER (J. E.), *A Study of the Life and Works of Athanasius Kircher, "Germanus incredibilis", with a Selection of his Unpublished Correspondence and an Annotated Translation of his Autobiography*, Leyde, 2011 (*Aries Book Series*, 12).
- FOURNET (J.-L.), « Les emprunts du grec à l'égyptien », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 84 (1989), p. 55-80.

- FROIDEFOND (C.), *Le mirage égyptien dans la littérature grecque d'Homère à Aristote*, Gap, 1971.
- GODWIN (J.), *Athanasius Kircher. Le théâtre du monde*, Paris, 2009.
- HEMMERDINGER (B.), « Noms communs grecs d'origine égyptienne », *Glotta*, 46 (1968), p. 238-247.
- , « De la méconnaissance de quelques étymologies grecques », *Glotta*, 48 (1970), p. 40-66.
- IVERSEN (E.), *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition*, Copenhague, 1961.
- JABLONSKI (P. E.), *Opuscula*, I. G. Te Water (éd.), 4 vol., Leyde, 1804-1813.
- JANSSEN (J.), « Athanase Kircher égyptologue », *Chronique d'Égypte*, 18 (1943), p. 240-247.
- JERNSTEDT (P. V.), *Egiptskie Zaimstvovaniia vgrechskom iazyke (Mots d'emprunts égyptiens en grec)*, Moscou, Leningrad, 1953.
- KIRCHER (A.), *Prodomus coptus sive Aegyptiacus*, Rome, 1636.
- , *Oedipus aegyptiacus, hoc est Universalis hieroglyphicae veterum doctrinae, temporum injuria abolitae, instauratio*, I-III, Rome, 1652-1654.
- LEFKOWITZ (M.), *Not Out of Africa: How Afrocentrism Became an Excuse to Teach Myth as History*, New York, 1996.
- , ROGERS (G. M.), éd., *Black Athena Revisited*, Chapel Hill (NC), Londres, 1996.
- MCGREADY (A. G.), « Egyptian Words in the Greek Vocabulary », *Glotta*, 46 (1968), p. 247-254.
- MARRONE (C.), *I geroglifici fantastici di Athanasius Kircher*, Viterbe, 2002.
- MOYER (I. S.), *Egypt and the Limits of Hellenism*, Cambridge, New York, 2011.
- NARDELLI (J.-F.), compte rendu de « M. Bernal, *Black Athena. The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, III. *The Linguistic Evidence*, Piscataway (NJ), 2006 », *Classical Review*, 63 (2013), p. 142-144.
- , « Black Athena Fades Away. A Consideration of Martin Bernal's Linguistic Arguments », *Exemplaria Classica. Journal of Classical Philology*, 17 (2013), p. 279-372.
- NENCIONI (G.), « Innovazioni africane nel lessico latino », *Studi Italiani di Filologia Classica*, 16 (1939), p. 3-50.
- ORLANDI (T.), « Gli studi copti fino a Zoëga », dans K. Ascani, P. Buzi, D. Picchi (éd.), *The Forgotten Scholar: Georg Zoëga (1755-1809). At the Dawn of Egyptology and Coptic Studies*, Leyde, Boston (MA), 2015 (Culture and History of the Ancient Near East, 74), p. 195-205.
- PIERCE (R. H.), « Egyptian Loan-Words in Ancient Greek », *Symbolae Osloenses*, 46 (1971), p. 96-107.
- RÉVÉREND (D.), *Lettres à M. H*** sur les premiers dieux ou rois d'Égypte*, Paris, 1733².

- RICCIARDETTO (A.), « L'utilisation thérapeutique et cosmétique des produits tirés des crocodiles dans l'Antiquité gréco-romaine », dans V. Boudon-Millot, M. Pardon-Labonnelie (éd.), *Le teint de Phrynè. Thérapeutique et cosmétique dans l'Antiquité. Actes du colloque international (Paris, 14-15 janvier 2016)*, Paris, 2018, p. 51-75.
- RIVOSECCHI (V.), *Esotismo in Roma barocca. Studi sul padre Kircher*, Rome, 1982.
- STOLZENBERG (D.), *Egyptian Oedipus. Athanasius Kircher and the Secrets of Antiquity*, Chicago, Londres, 2013.
- STRASSER (G. F.), « La contribution d'Athanase Kircher à la tradition humaniste hiéroglyphique », *XVII^e siècle*, 158-1 (1988), p. 79-92.
- TAMIZEY DE LARROQUE (P.), *Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger*, Agen, Paris, 1881.
- TORALLAS TOVAR (S.), « Egyptian Lexical Interference in the Greek of Byzantine and Early Islamic Egypt », dans P. M. Sijpesteijn, L. Sundelin (éd.), *Papyrology and the History of Early Islamic Egypt*, Leyde, 2004 (*Islamic History and Civilization*, 55), p. 143-178.
- VERGOTE (J.), « L'origine du mot "papier" », dans *Mélanges Henri Grégoire*, III = *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, 11 (1951), p. 411-416.
- , « L'étymologie du mot "papyrus" », *Chronique d'Égypte*, 60 (1985), p. 393-397.
- WIEDEMANN (K. A.), *Sammlung altägyptischen Wörter welche von klassischen Autoren umschreiben oder übersetzt werden sind*, Leipzig, 1883.